

LA SEMAINE A BRUXELLES

Sommaire : Le soleil à Bruxelles — Le cortège du Bœuf Gras — Le Vendredi Saint — Les Œufs de Pâques — Madame Lacroix — Alice Renaud.

Alléluia! la semaine pascale est la plus joyeuse semaine de l'année : le soleil est redoublé de splendeur, il revient tout flamboyant, coté à gauche, en triomphateur et, comme un débiteur attendu, il semble amené à nous par les premières communiants, ces anges blancs de la rue.

Le printemps recommence. Toutes les femmes sont joyes. Les toilettes sont naïves, les gouttes de soleil des minis sans tremblent sur les corsages. Les ombrelles sont roses, rouges, jaunes, bleues, bouchiers de couleurs qui défendent les taints freles contre les premières flèches de la chaleur.

On se sent des paresseuses de l'oisiveté, des désirs de flânerie au hasard, par les rues, on a l'envie de causer avec tout le monde.

Oh! la joie de vivre au bon soleil! Chacun, ces jours-là, découvre en soi une âme de lézard. On a vite oublié l'hiver, les bouillottes, les neiges, les bises qui ont fait de vous couper en morceaux, comme des filloirs indéconvrables. Et dire qu'il y a dans des pays toujours chauds, en l'or ne pas l'ennui de devoir payer son tailleur, ou de se faire des redingotes de pinces et des chapeaux de feuilles.

On préfère s'écraser dans le platin, désagréable comme une belle-mère, enrouler toutes les routes et se marcher sur les pieds les uns des autres. Il est vrai que le soleil, comme l'argent, fait d'autant plus de plaisir qu'on en a moins souvent. Or, le soleil est

de plus en plus rare aussi, il semble qu'il soit seulement atteint par la crise, et qu'il ait atteint le budget de ses rayons.

est ainsi qu'un statisticien a calculé qu'il y avait plus, par an, dans nos climats, que de jours absolument sereins. S'il en est ainsi, le soleil s'est montré prodigue cette semaine et pour peu qu'il continue, il se verra forcé de demander des subsides de lumière à la Chambre des Etoiles et, dans ce cas, la chose n'aurait pas sans irriter la Lune qui me paraît décidément le chef de l'opposition céleste.

Alléluia! Ça été mardi le cortège du Bœuf gras qui a mis en liesse toute la population de l'Abattoir. J'imagine que cette coutume doit remonter à la plus haute antiquité et que le Veau d'or pour lequel le peuple d'Israël avait organisé des fêtes et des danses, n'était déjà qu'un veau primé, couronné et médaillé par les jurys agricoles du temps. Au reste, je me suis bien gardé d'en rechercher la généalogie, ce qui aurait été facile, grâce au dictionnaire Larousse, ce bureau de bienfaisance des pauvres d'esprit.

Quoi qu'il en soit, le cortège qui a traversé nos rues ne manquait pas de couleur et de pittoresque : il y avait d'abord de jeunes abatteurs avec des couteaux de bois et des maillets-joujoux, juste de quoi abattre de petits veaux de Nuromberg. Après ces stagiaires de la boucherie, venaient les patrons, les pratiquants, les bourreaux officiels, les exécuteurs des hautes œuvres alimentaires. Puis des chars de moutons avec des bergères d'opéra-comique; des chars de pores démesurément gras avec leur groin comme un pommeau d'arrosoir et leur queue qui dit *et caetera*. Plus loin, dans une fanfare de musique, des attelages de bœufs superbes, leurs cornes mouchetées avec des oranges, leurs belles cornes dorées, comme celles des maris complaisants. Enfin les bœufs gras, tous médaillés comme des peintres, enru-

bannés, pomponnés, fleuris. Ils sont dorés sur tranches... de bœuf, avec beaucoup de laurier qui semble faire antichambre, car dès demain ils auront déjà une conversation chaude dans les marmites. C'est ce qui donne sans doute à ces triomphateurs éphémères la sérénité indifférente qui flotte dans leurs grands yeux placides. Eux aussi ont appris que la roche Tarpéienne est près du Capitole, et du haut de leur char ils ont l'air de trouver les hommes plus bêtes qu'eux.

Mais ils sont morts en pleine force, nous sachions au moins quelque chose d'eux, nous nous les rappellerons, puisqu'un monsieur qui s'en était occupé, du haut d'un balcon de boulevard, à les photographier.

Bien à quelques jours on reverra donc les traits de chaque bœuf, en bonne compagnie, dans les « vaches » d'actrices qui s'alignent sur les trottoirs du Passage.

Le chef du cortège se promenait, d'un air de défi, le portrait-affiche « de la colosse espagnole », qui s'annonçait comme « un nouveau modèle d'académie », pesant 107 kilos. Peut-être le défi sera-t-il relevé, et verrons-nous, un de ces jours, un concours de femmes grasses. Seulement, si elles sont un peu trop grosses, je demande pour éviter des fatigues au jury, je demande qu'elles aient un chemin de fer de ceinture!

Qu'on n'en rie pas; l'idée n'est pas si drôle, puisqu'en Amérique, dans toutes les villes, on a institué des concours d'hommes gras. En revanche à Paris, les femmes luttent pour le prestige, et leur idéal à toutes c'est qu'on passe d'un jour d'elles ce qu'on a dit de Sarah Bernhardt: Quand elle se met au bain, c'est un coup d'épée dans l'eau!

Le Vendredi Saint, c'est la revanche du Poisson sur le Bœuf gras. Les autres jours, il est seulement toléré sur le menu; les maîtres d'hôtel, qui semblent partisans de la représentation proportionnelle, admettent tout au plus un ou deux candidats du parti

des nageoires : saumon, turbot ou homard. Aujourd'hui, toute la liste passe !

Car ils sont loin les bourgeois diners maigres du Vendredi-Saint : ou, dans quelle province silencieuse, dans quel logis calme aux murs blancs de clotre, le Vendredi-Saint apparaît-il encore, en vêtements de deuil, déposant sur la table les harengs tristes parmi des fèves qui roulent comme de grosses larmes, sans même vouloir qu'on sonne les domestiques, car ce jour-là toutes les cloches doivent être mortes ?

Ils sont loin aussi les temps de jactance impie et de bravade hété où l'on allait ostensiblement, dans les cabarets, manger de la viande, avec joie, comme si c'eût été de la chair de curé. Un de ces diners est resté célèbre par le scandale : c'est celui du prince Napoléon qui y avait invité quelques-uns de ses familiers, des âmes de commis-voyageurs, qui n'ont pas peu contribué à la ruine de la maison Bonaparte et C^o.

Aujourd'hui, on est devenu sceptique : ni croyants, ni sacrilèges. On cherche seulement à faire du Vendredi-Saint un jour aussi agréable que les autres.

Manger de la viande, c'est vraiment mauvais genre ; on aurait l'air d'un petit-fils de Voltaire, ce qui est d'un darwinisme humiliant, puisque Hugo l'a appelé un « Singe de génie ». Alors on raffine sur les poissons. On prend part aux diners monstres que les hôtels organisent ces jour-là, des diners en musique où les consciences seront tranquillisées par la présence seule permise de poissons authentiques et garantis. Pas le moindre alliage, pas la moindre croisement. Du poisson, rien que du poisson, mais tous les poissons. Le maître d'hôtel en fait serment. Alors chaque estomac se remplit comme le contraire de l'arche de Noé, car il paraît certain que les poissons étaient restés en dehors de celle-ci.

Ainsi occupé, il n'est pas étonnant que plus d'un éprouve le mal de mer. Mais il accepte la mortification de souffrir par où il a eu le plaisir de pêcher et recommence l'année

suyante, fidèle convive de ces « diners spirituels. »

Cela correspond aux « concerts spirituels » qu'on organise à Paris, ce jour-là, et franchement aux morceaux de saumon, de turbot et de sole, je comprends qu'on préfère les morceaux de Haëndel, de Bach ou de Palestrina.

Pourquoi notre orchestre des concerts populaires n'organise-t-il pas à son tour chaque année une audition de musique religieuse ? Et pourquoi pas un ballet spirituel — Salomon dansant devant l'arche, par exemple — ou une pantomime spirituelle — c'est si rare ! comme l'étaient en réalité les *Mystères de la Passion* au moyen-âge.

Voyez-vous, en tableau vivant, la représentation de *La Descente de Croix* de Rubens, avec l'accompagnement du *Stabat* de Rossini ?

Ce serait du grand art populaire, du grand art religieux qui entraînerait les imaginations au mysticisme et à l'adoration.

Alléluia ! Les cloches sont réveillées, le samedi de la semaine sainte. Toutes, les jeunes, les vieilles, les grosses, les enrôlées, les tintantes, contralto ou soprani, elles chantent à plein gosier d'airain dans le ciel d'aube. Et comme des urnes de bruit, comme des corbeilles qui se vident, il semble qu'ils soient tombés d'elles, les jolis œufs de Pâques que les enfants s'en vont à cette heure-là, dénicher sous les feuilles des jardins. Oh ! les pas craintifs, la joie émue, à travers l'herbe nouvelle. Oh ! les jours lointains, parfumés d'enfance et de soleil, où nous allions aussi, dans le logis familial, chercher sous les arbres les œufs jaunes, rouges, bleus, qu'on mangeait au déjeuner, le lendemain. C'était patriarcal et naïf, sous les yeux de la bonne mère qui pleurait de joie, en nous regardant de loin. Aujourd'hui, sous prétexte de tout embellir et de tout perfectionner, on fait des œufs en carton et en satin, de grands œufs bistre qu'on ne peut même plus manger !

Toute la représentation n'a eu pour elle qu'une longue ovation : rappels, applaudissements, bouquets, palmes, couronnes grandes comme des cerceaux de cirque : — cela revenait par intervalles, une vraie potion de fleurs, à prendre toutes les demi-heures.

Sur cette même scène de la Monnaie, il y a quelques années, jouait, dans *Faust* aussi, la pauvre Alice Renaud qui vient de mourir, à la suite d'on sait quelles circonstances tragiques. Elle n'y obtint pas grand succès, mais elle passa ensuite au théâtre de Gand où elle devint l'enfant gâtée du public. Son triomphe fut *Carmen*. Avec ses grands yeux énervants, électriques, ses cheveux ramenés en accroche-cœurs aux tempes, habillée d'un superbe costume : mantille, corsage en volours et jupe en satin rouge, elle chantait avec une coquetterie endiablante,

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime

Et si tu m'aimes — prends garde à toi !

Au premier rang des fauteuils se trouvait celui qui est devenu son mari. — Il était là, anxieux, conquis, comme si elle avait chanté pour lui seul la ballade d'amour qui affolait la salle entière.

L'histoire a continué et a fini comme au théâtre. La Carmencita pour laquelle on avait tout sacrifié, a trahi, et la Carmoncita a été tuée.

Pauvre tête folle que la mort a rendue pâle et sacrée, une pitié douloureuse va vers elle, comme elle va aussi vers le malheureux qui aujourd'hui seulement se sentira divorcé d'avec elle — lui qui l'aimait, et qui, s'il sort acquitté de son aventure judiciaire, restera peut-être emprisonné dans son souvenir — à perpétuité.

Et maintenant, sire de Cadignan, vous et les autres malfaitours de plume, vos complices, bon courage ! Une nouvelle brochure jaune — non, plus une brochure jaune, mais une brochure rouge, rouge couleur de sang, de ce sang qui vous retombera sur la tête !